

Frédéric BERNARDIN (c. 1988)

Arbre mon frère ...



Dans la liste des noms de métiers (plus de six cents...) que présente le grand dictionnaire Robert de la langue française, dans sa toute dernière édition, celui d'élagueur ne figure pas. Et pourtant, en la personne de Frédéric BERNARDIN (c. 1988), j'en ai rencontré un vrai et même d'une espèce assez rare. Voilà quelques mois que j'en avais entendu parler par quelqu'un qui lui était très proche puisqu'il s'agissait de son épouse Anne, DUSSEAU de son nom de jeune fille, combréenne, elle aussi, du cours 1990, mon interlocutrice privilégiée de l'imprimerie P.G.R. & NOUVELLE, pour la mise en œuvre de notre bulletin. J'avais d'autant plus envie de le connaître que je me sentais des affinités avec son activité. Ne passons-nous pas une grande partie de notre temps, nous les professeurs de lettres, à tailler dans les phrases trop longues ou tordues de nos élèves, à redresser les dérives de leur vocabulaire approximatif ?

A écouter Frédéric me parler de son travail et me raconter son parcours, j'ai dû constater qu'une fois de plus comparaison n'est pas raison. Qu'on en juge !

C'est le Père PATEAU et aussi le scoutisme qui amenèrent notre ami à Combrée. Elève de sixième turbulent, devenu indésirable au collège de la Retraite, à Angers, il est sanctionné par ses parents en étant placé pensionnaire, à redoubler sa classe, dans nos murs. En réalité, c'est maman BERNARDIN qui est punie : en accompagnant son petit dernier, à la rentrée, elle pleure en abondance, alors que Frédéric tombe tout de suite sous le charme de la grande maison blanche et qu'il a l'impression de débarquer dans une colonie de vacances. Il se sent bien pris en charge par l'encadrement de l'époque et évoque, avec sympathie, ses professeurs d'alors, l'abbé NEAU, l'abbé ECOLE qui le maria et baptisera ses enfants, Juliette et Léandre, Melle GAMBIER, M PHILIPPE, M LEMOIGNE. Il restera quatre ans et continuera dans le scoutisme, très vivant, en ce temps-là, dans l'établissement. Pour reprendre ses propres termes, il garde " un excellent souvenir " de son séjour combréen, très touché, en particulier, de l'attention affectueuse que lui portent ses éducateurs lorsque ses parents sont victimes d'un grave accident de la route.

C'est à la fin de sa troisième qu'il quitte Combrée pour Chevrollier où il va se sentir totalement déraciné, perdu dans une foule d'élèves anonymes. Commence pour lui une période importante dans sa formation, marquée d'hésitations sur la marche à suivre, de retours en arrière. Pour faire court, il souhaitait fonder la troisième dynastie de vétérinaire de la famille, c'était sans compter avec une profonde allergie pour les Mathématiques. Heureusement un amour profond, viscéral même, de la nature, nourri de ses promenades adolescentes dans les forêts du Berry, le portait à choisir un métier de plein air et lui interdisait de s'enfermer dans un bureau. Bien conseillé par un ami de son père, il s'oriente petit à petit vers l'activité qu'il exerce aujourd'hui. Il passe un CAP, un BEP et un BT de sylviculture, métiers de la forêt. Des stages sur le terrain lui permettent de voir très vite où il se sent le plus à l'aise, sûrement pas à jouer les bûcherons, un " métier de forçat " ; il ne se sent pas la vocation de bourreau des arbres et, à l'abattage brutal, il préfère déjà la taille en douceur. Puis il entend dire que vient de s'ouvrir, à Fondettes, près de Tours, un centre de formation et de promotion pour l'agriculture, le seul et le premier, en France, à enseigner l'élagage. Il pense tenir là son futur métier. Il se présente au concours d'entrée : sur 98 candidats, il fait partie des 16 retenus. Après six mois de formation, plus un mois en entreprise, il part accomplir ses obligations militaires dans le corps des sapeurs pompiers. A son retour dans la vie civile, il sait désormais où il veut aller mais, à 22 ans et demi, il hésite sur les voies à suivre. Trois perspectives s'ouvrent à lui : intégrer une administration, du style des Eaux et Forêts, se faire embaucher par une entreprise privée qui pratique, entre autres activités, l'élagage, ou alors créer son propre outil de travail. C'est bien entendu cette dernière solution que Frédéric décide de mettre en œuvre car elle satisfait pleinement son goût de l'indépendance et son amour de la liberté.



D'autant que l'investissement nécessaire est relativement léger : un véhicule utilitaire pour transporter personnel et matériel, composé principalement de harnais, cordages et tronçonneuses. Cette énumération, probablement incomplète, révèle déjà la méthode de travail de notre ami. Elle repose sur un principe assez paradoxal : " un arbre, planté judicieusement, moins on y touche, mieux il se porte ! " Alors, à quoi bon intervenir ? Seulement beaucoup d'arbres sont plantés n'im-

porte comment et, à la longue, se révèlent dangereux pour une toiture, une ligne électrique, une chaussée de route ; ils nécessitent une intervention correctrice. Les paysagistes, de plus en plus sollicités par les communes et aussi les particuliers, fournissent involontairement beaucoup de travail à l'élagueur ; ils plantent trop et, au bout de quelques années, la tronçonneuse doit éclaircir un talus, des bordures de rues, des ronds-points. Ce type de travail " sécuritaire " représente 70% des activités de notre entrepreneur.

C'est évidemment à l'élagage d'ornement que vont ses préférences. Il s'agit alors de pratiquer une taille " douce et raisonnée " de certains grands arbres, appartenant à des parcs communaux ou privés, qui ont besoin d'être nettoyés ou remodelés. En l'occurrence, Frédéric part de l'intérieur de l'arbre vers l'extérieur, se dispensant ainsi de coûteuses et encombrantes nacelles. Il lui faut alors l'agilité du chat, l'adresse de l'acrobate, la prudence de l'alpiniste pour progresser le plus loin possible au bout des branches, avec son harnais et ses cordes. Et le risque est réel : un geste malencontreux avec la tronçonneuse sur une corde vous précipite dans le vide. Bien entendu, une telle perspective n'arrête pas notre homme qui poursuit son rêve de réaliser, avec ses frères les arbres, le plus beau décor qui soit, comme un grand cèdre du Liban dont la ramure supérieure, délicatement remodelée et nettoyée, est bien mise en valeur par quelques projecteurs.

Frédéric est, sans aucun doute et avant toute chose, un artiste qui travaille l'arbre un peu comme certains grands sculpteurs la pierre ou le bronze, avec amour, et dont l'atelier est l'univers. A 35 ans, avec sa " petite entreprise qui ne connaît pas la crise " (4 personnes la composent), il va de chantier en chantier, selon l'humeur du temps. Un journaliste l'a qualifié de Nicolas HULOT de l'arbre d'ornement. Frédéric me ferait plutôt penser à un personnage attachant du Petit Prince, l'allumeur de réverbères, qui s'adonne à : " une occupation très jolie. " Et Saint Ex de conclure : " C'est vraiment utile puisque c'est joli ". On comprend peut-être mieux maintenant pourquoi ce " beau " métier, indispensable, échappe aux normes des activités rémunérées et qu'il ne figure pas encore dans la nomenclature officielle des dictionnaires. Il n'empêche qu'à considérer les arbres comme des êtres humains, à toujours vouloir les embellir, Frédéric, à sa manière, contribue à rendre notre planète plus vivable et plus aimable.

Michel LEROY